

## Territoires émotionnels et engagement : un regard sur la rencontre et la relation homme-animal dans *Le Lion* de Joseph Kessel

Laurène Barbaux<sup>1</sup>

Recibido: 16/11/2021 / Aceptado: 22/04/2022

**Résumé.** A travers *Le Lion* (Gallimard, 1958), Joseph Kessel dresse une fresque romanesque fascinante, où la peau et le sang des hommes se mêlent à ceux des bêtes. Par l'étude de passages choisis, nous analyserons les modalités de la rencontre et de la communication entre l'homme et l'animal. Nous verrons comment la littérature et la langue, avec la puissance des mots et de leurs effets, parviennent à engager la sensibilité du lecteur – ici témoin privilégié – et à provoquer la rencontre avec l'autre-animal, inscrivant tout à la fois l'homme et la bête dans des territoires communs aux fonctions signifiantes. La frontière homme-animal non plus pensée comme un écart ou une scission, mais bien comme un passage, un territoire plastique se faisant fonction dynamique et dynamisante d'une rencontre positive, où l'identité naît de l'altérité et d'un dialogue retrouvé avec cet autre qui nous ressemble tant et, pourtant, nous échappe toujours.

**Mots clés :** animal; empathie; territoire; nature; éthique; rencontre; amitié; Joseph Kessel.

## [es] Territorios emocionales y compromiso: una mirada al encuentro y la relación humano-animal en *Le Lion* por Joseph Kessel

**Resumen.** A través de *Le Lion* (Gallimard, 1958), Joseph Kessel traza un fascinante fresco, donde la piel y la sangre de los hombres se mezclan con las de los animales. Por medio del estudio de pasajes seleccionados, analizaremos las modalidades del encuentro y la comunicación entre el hombre y el animal. Veremos cómo la literatura y el lenguaje, con el poder de las palabras y sus efectos, consiguen comprometer la sensibilidad del lector –aquí testigo privilegiado– y provocar un encuentro con el animal-otro, inscribiendo tanto al hombre como a la bestia en territorios comunes con funciones significantes. La frontera humano-animal ya no se piensa como una brecha o una escisión, sino como un pasaje, un territorio plástico que se convierte en una función dinámica y dinamizadora de un encuentro positivo, donde la identidad nace de la alteridad y de un diálogo redescubierto con ese otro que tanto se nos parece y que, sin embargo, siempre se nos escapa.

**Palabras clave:** animal; empatía; territorio; naturaleza; ética; encuentro; amistad; Joseph Kessel.

## [en] Emotional Territories and Engagement: A Look at the Encounter and the Human-Animal Relationship in *Le Lion* by Joseph Kessel

**Abstract.** Throughout *Le Lion* (Gallimard, 1958), Joseph Kessel paints a fascinating fresco, where the skin and blood of men mingle with those of animals. Through the study of selected excerpts, we will analyze the means of encounter and communication between man and animal. We will see how literature and language, with the power of words and their effects, manage to engage the sensitivity of the reader – here a privileged witness – and to provoke the encounter with the animal-other, inscribing at the same time man and beast in common territories with signifying functions. The human-animal border is no longer thought of as a gap or a split, but as a passage, a protean territory that becomes a dynamic and dynamizing function of a positive encounter, where identity is born from otherness and from a rediscovered dialogue with this other that resembles us so much and yet always escapes us.

**Keywords:** Animal; Empathy; Territory; Nature; Ethics; Meeting; Friendship; Joseph Kessel.

**Sommaire.** Introduction. 1. Du narrateur au spectateur : l'animalité fantasmée. 2. Enfance et animalité : des territoires partagés. 3. Par-delà la langue : émotions et dépassement de la frontière homme-animal. 4. L'animal dans la structure sociale et familiale. Conclusion

**Cómo citar:** Barbaux, L. (2022). « Territoires émotionnels et engagement : un regard sur la rencontre et la relation homme-animal dans *Le Lion* de Joseph Kessel ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 37, Núm. 1 : 41-49. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.78835>

<sup>1</sup> Université de Picardie Jules Verne, [barbaux73@yahoo.fr](mailto:barbaux73@yahoo.fr)

## Introduction

La littérature, au fil des siècles, n'a eu de cesse de tracer et d'éprouver les frontières entre l'homme et les autres animaux, interrogeant les états, les formes, les façons d'être au monde et d'exister, ainsi que les liens qui nous unissent à ces « autres » singuliers qui nous ressemblent tant et demeurent pourtant toujours un mystère. Déroulant son intrigue au cœur d'une réserve naturelle kenyane, l'œuvre de Joseph Kessel, *Le lion* (Gallimard, 1958), offre une véritable plongée dans le monde animal, multipliant les regards sur une nature sauvage aux créatures aussi redoutables que fascinantes. Roman d'aventure, *Le lion* se fait aussi roman éthologique, *ethnologique* et *initiatique* (Ozward, 2008).

C'est sous l'angle de la zoopoétique, soit en « *entrant dans le monde des intensités rythmées et animées* » (Simon, 2018), que nous nous intéresserons aux modalités de la rencontre et de la relation homme-animal développée entre les deux amis et héros principaux, King, lion de son état, et Patricia Bullit, fille de l'administrateur du Parc royal. Nous verrons comment l'écriture et la langue donnent un accès privilégié à l'altérité animale, rendant sensible non seulement les formes, les corps et les présences, mais également les émotions, les sensations et les liens qui peuvent unir deux espèces différentes. Nous procéderons à travers quatre axes : dans un premier temps, nous nous intéresserons aux effets du récit à la première personne, dans un second temps nous interrogerons les liens entre l'enfance et l'animalité, puis nous verrons comment les émotions suscitées par les mots permettent un dépassement des frontières ontologiques, avant de terminer par un regard sur les fonctions de l'animal dans la structure sociale et familiale développée dans le roman.

### 1. Du narrateur au spectateur : l'animalité fantasmée

En optant pour un récit à la première personne et en omettant volontairement l'identité du narrateur – nous ne saurons jamais le nom de celui qui nous prête ses sens et sa voix – Joseph Kessel invite le lecteur à plonger au cœur de l'Afrique comme au cœur du drame dont celle-ci se fait le théâtre. Voyageur aisé, sensible et curieux quoique peu téméraire, le narrateur nous devient curieusement familier et nous nous surprenons rapidement à sourire sous ses paroles et à frémir avec lui. La première partie de l'œuvre dresse un décor sauvage d'une épaisseur troublante. Le regard court de paysage en paysage, de troupeau en troupeau, pour se perdre dans les nappes brumeuses et tièdes du ciel aussi fauve que le roi des animaux. La présence animale est tout d'abord pressentie dans son ensemble, comme un tout mouvant encore indissocié, innommé et innommable puisque faisant partie intégrante du tissu de la nature, de cette brousse vivante aux mille couleurs. Le narrateur porte un regard plein de curiosité et de fascination sur les créatures qu'il aperçoit depuis l'habitation touristique où il loge. Il se tient – et nous avec lui – au bord du monde sauvage dont il n'ose encore ouvrir la porte – à moins qu'il ne lui faille attendre l'accord de sa jeune gardienne.

Les attitudes que prenaient dans la sécheresse de la brousse les vies libres et pures, je les contemplais avec un singulier sentiment d'avidité, d'exaltation, d'envie et de désespoir. Il me semblait que j'avais retrouvé un paradis rêvé ou connu par moi en des âges dont j'avais perdu la mémoire. Et j'en touchais le seuil. Et ne pouvais le franchir (Kessel, 2010 [1958] : 14).

« *Vies libres et pures* », ainsi évoqués, les animaux semblent se fondre parmi les plantes et aucune figure ne ressort de la fresque sauvage, encore tenue à distance. La pureté reviendra à plusieurs reprises dans le discours du narrateur, traduisant avec force de « *singulier sentiment d'avidité, d'exaltation, d'envie et de désespoir* », sentiment de l'être qui éprouve les limites de sa propre condition et le poids écrasant de la civilisation. Quelque chose, déjà, chez le narrateur, le pousse vers cet état de liberté idéal et idéalisé. Nous pourrions parler, peut-être plus justement, d'un état de « sauvagerie » en ce qu'il ne s'agit pas de l'état de liberté juridique ou d'un statut, mais d'une liberté pour ainsi dire de « nature », l'état d'un être qui ne connaît pas d'autres contraintes que celles de son espèce, soit de la nature et de ses lois les plus essentielles. Le rapport au temps apparaît, dans ce premier extrait, fondamental et révélateur du sentiment et de la position du narrateur, et plus largement, de l'homme face à la nature sauvage. L'usage des verbes *retrouver* et *perdre*, associés à l'idée de rêve et de mémoire nous renvoie à l'impossibilité pour l'homme civilisé d'échapper à sa propre condition, condition profondément ambivalente en ce que l'homme ne demeure pas moins un animal parmi les autres, et que toute la culture ne pourrait prétendre à faire taire jusqu'à ses derniers instincts. Quelque chose, chez les bêtes sauvages, attire le narrateur, l'appelle, lui parle. Le rapport au vivant et aux figures, pourtant encore indissociées, se fait d'ores et déjà signifiant. Notons que le paradis perdu, ici associé aux bêtes et à l'état de nature, n'est pas sans rappeler le monde de l'enfance, mise en regard qui se confirmera au fil du roman avec la rencontre et la connaissance de la jeune Patricia, gardienne et lien entre le monde sauvage et le monde civilisé. « Quand et comment je quittai la véranda pour me mettre en marche, je ne sais. Je ne m'appartenais plus. Je me sentais appelé par les bêtes vers un bonheur qui précédait le temps de l'homme » (Kessel, 2010 [1958] : 16).

Happé par la beauté et le pouvoir du monde sauvage, le narrateur cède sans résistance à son appel, prêt à s'abandonner à celui-ci et aux autres qui l'habitent. Le choix du terme « bêtes » pour évoquer les animaux n'est pas anodin. La bête est peut-être plus volontiers l'envers de l'homme que l'animal en tant que tel. L'animalité ne serait ici pas tant à opposer à l'humanité, mais bien plutôt la « bestialité » comme état, état d'abandon, de primitivité, réelle ou, plus vraisemblablement, fantasmée par le narrateur lui-même. La « bête » relève ainsi d'une construction de la fi-

gure animale. Les animaux de la brousse africaine n'étant sans doute pas plus libres ni plus purs que ceux du monde occidental. Une nouvelle fois, il est fait référence au temps et à une condition antérieure, en une dimension presque métaphysique. Un bonheur qui ne serait non pas d'avant les hommes, mais d'au-delà des hommes, un bonheur transcendantal nécessitant un dépassement, voire un arrachement à la condition ordinaire de l'être. La dimension initiatique du roman ne touche ainsi pas seulement l'enfant, Patricia, mais bien aussi l'adulte, le narrateur, qui se trouvera transformé par son expérience de la vie sauvage.

Il faudra toutefois attendre le second chapitre de cette première partie pour que la jeune fille, gardienne du temple, lève le voile qui flotte sur les mystérieuses et fascinantes vies libres, pour en donner les clés :

– Ces bêtes ne sont à personne, reprit Patricia. Elles ne savent pas obéir. Même quand elles vous accueillent, elles restent libres. Pour jouer avec elles, vous devez connaître le vent, le soleil, les pâturages, le goût des herbes, les points d'eau. Et deviner leur humeur. Et prendre garde au temps des mariages, à la sécurité des petits. On doit se taire, s'amuser, courir, respirer comme elles (Kessel, 2010 [1958] : 25).

Le fantasme d'hybridité s'affirme avec force, comme une loi, un dogme permettant l'accès au paradis perdu. Pour espérer connaître les bêtes et percer le secret de leur extraordinaire condition, il faut vivre comme elles, se mettre dans leur peau, aller jusqu'à éprouver, au-delà de leur bonheur et de leur liberté, leurs peurs et l'inquiétude insupportable qui caractérise également la vie animale pour qui la mort n'est jamais très loin, comme le rappellera Kessel à plusieurs reprises durant le roman. « Ainsi s'ouvrait à ma connaissance, tel un sous-bois subitement infiltré de soleil, la profonde et limpide épaisseur de la vie animale » (Kessel, 2010 [1958] : 28).

Guidé par la petite fille qui connaît le monde des bêtes et le langage de celles-ci, le narrateur plonge ainsi au cœur de la vie sauvage et nous entraîne avec lui à la rencontre des animaux, mais aussi de l'être, dont la fragilité éclate en même temps que le secret de la vie animale.

Mais le basculement de l'homme civilisé dans le monde sauvage ne s'opérera complètement qu'au second chapitre de la deuxième partie, lors de la rencontre avec le lion :

Dans son ombre, la tête tournée de mon côté, un lion était couché sur le flanc. Un lion dans toute la force terrible de l'espèce et dans sa robe superbe. Le flot de la crinière se répandait sur le mufle allongé contre le sol.

Et entre les pattes de devant, énormes, qui jouaient à sortir et à rentrer leurs griffes, je vis Patricia. Son dos était serré contre le poitrail du grand fauve. Son cou se trouvait à portée de la gueule entrouverte. Une de ses mains fourrageait dans la monstrueuse toison.

– King le bien nommé. King, le Roi. Telle fut ma première pensée.

Cela montre combien, en cet instant, j'étais mal gardé par la raison et même par l'instinct (Kessel, 2010 [1958] : 25).

La description du fauve trahit l'exaltation du narrateur face à la splendeur du roi des animaux, avec les adjectifs « terrible » et « superbe ». Le mouvement, la vitalité extraordinaire de la bête sont retranscrits à travers la métaphore de l'eau. Si l'animal est paisiblement étendu sous l'arbre, le regard du narrateur, lui, coule le long de son corps et en saisit toute la puissance. Passif dans son attitude, King s'anime sous les yeux de l'homme qui s'émerveille et s'horripile dans une expérience proche du sublime. Si la petite fille se tient entre les pattes du fauve, à portée de sa gueule, c'est bien le narrateur, resté sur le seuil une nouvelle fois, qui semble se tenir au bord de l'abîme. La conclusion que celui-ci tire de sa rencontre avec King le bien nommé confirme l'état d'abandon et de vertige dans lesquels il se trouve à cet instant : ni la raison des hommes ni l'instinct des bêtes ne pourraient le sauver.

(...) la voix clandestine m'attirait, me tirait vers le grand fauve étendu. Il m'était impossible de lui désobéir. Cette voix, je le savais en toute certitude, était ma seule chance de vie, la seule force – et si précaire, si hasardeuse – qui nous tenait, Patricia, le fauve et moi dans un équilibre enchanté (Kessel, 2010 [1958] : 126).

La voix clandestine – celle de l'enfant devenue gardienne d'Éden – agit comme lien structurant et dernier effet de rationalité au cœur d'une expérience hors du commun, expérience non pas contre-nature mais peut-être à juste titre *sur-naturelle* en ce qu'elle suppose un vertigineux dépassement ou un effroyable et formidable abandon. La parole, la langue, retourne à sa fonction primaire sinon primitive, fonction sociale et structurante dans laquelle la bête sauvage trouve à son tour sa place. En étant nommé, King est reconnu, il accède au monde des hommes et se trouve à son tour arraché à « l'épaisseur de la vie animale ». Les trois protagonistes partagent un instant hors du temps mais aussi et surtout, au-delà de leur condition, chacun étant soumis à un dépassement lui permettant, sinon d'accéder, d'effleurer tout au moins la réalité et la vérité de l'autre. De là résulte cet « équilibre enchanté », état qu'ont sans doute éprouvé celles et ceux qui ont un jour rencontré un animal sauvage ou familier et partagé avec lui la grâce d'un instant ou le secret d'une profonde amitié.

## 2. Enfance et animalité : des territoires partagés

Le monde de l'enfance et l'imaginaire enfantin sont tout entier emplis de présences et d'existences animales, réelles ou fantasmées. Ce n'est sans doute pas un hasard si les animaux sont si présents dans les jeux et les contes

pour enfants. Les caractéristiques culturellement attribuées aux espèces conditionnent le plus souvent le rapport des enfants à celles-ci : certains animaux sont « gentils », « bons » et « forts », d'autres sont « méchants », « menteurs » ou « faibles ». Le lion ne fait pas exception et figure aujourd'hui encore dans la culture occidentale des qualités telles que la force, la puissance, la noblesse ou encore la bonté et la royauté. Figure anthropomorphisée, portant l'héritage inconscient de la période médiévale et l'influence judéo-chrétienne, le lion demeure le roi des animaux et le nom de King vient confirmer la place de l'animal dans la structure du roman comme dans le monde de la petite fille. King n'est pas seulement le roi des animaux, il est le roi du monde de Patricia, régnant de façon indissociée et indissociable sur le monde des bêtes et celui de l'enfant. Si les protagonistes adultes évoquent King sous les termes « fauve » et « monstre » (Kessel, 2010 [1958] : 104), Patricia parle, elle, d'un ami et entreprendra même de démontrer au narrateur combien le lion lui appartient en s'adonnant à un combat « pour de faux » où la bête s'amusera de ses assauts avec toute la bienveillance qui est la sienne. Mais ce n'est pas seulement par effets de représentation que l'enfant et l'animal se rejoignent. La description faite de la petite fille par le narrateur révèle la part profondément sauvage, insaisissable, aussi cruelle que pure, de Patricia. Une part, en quelque sorte, *animale*, qui transparaît jusque dans la description physique de celle qui a des yeux « aussi doux que la petite gazelle » et « aussi sages que le petit singe » :

Elle continuait de me considérer en silence, pensivement. Et il y avait beaucoup d'amitié dans son regard. Mais c'était une amitié d'une nature particulière. Désintéressée, grave, pleine de mélancolie, apitoyée, impuissante à secourir. J'avais déjà vu cette étrange expression. Où ? Je me souviens du tout petit singe et de la gazelle minuscule qui m'avaient rendu visite dans la hutte. La mystérieuse tristesse du regard animal, je la retrouvai chez Patricia, au fond des grands yeux sombres. Mais la petite fille, elle, pouvait parler (Kessel, 2010 [1958] : 20).

Si Patricia partage les caractéristiques physiques des bêtes, les bêtes partagent à leur tour celles de l'enfant et par extension celles des hommes. L'amitié, la mélancolie, la douceur, la sagesse, si l'enfant les témoigne, la gazelle et le petit singe les manifestent également. Mais la petite fille n'est pas seulement le reflet de la part la plus sensible et la plus accessible des bêtes et de la brousse. Elle se fait également reflet de la violence et de la brutalité supposée du monde sauvage et de ses lois encore mystérieuses :

Comment une figure aussi lisse et fraîche était-elle capable de changer à ce point ? Elle se montrait soudain indifférente jusqu'à la cruauté ? Ce que pouvaient me faire subir les sabots, les défenses, les cornes des bêtes importaient peu à la petite fille. Elle m'aurait vu piétiné, éventré sans émoi (Kessel, 2010 [1958] : 19).

Notons que la fascination du narrateur pour les animaux de la brousse n'a d'égale que la fascination inspirée par Patricia. Le comportement de la petite fille apparaît – merveilleusement – déroutant par l'entière de son être, de ses actes, et la force de ses convictions.

Par instant, elle semblait posséder une certitude et connaître une vérité qui n'avait rien à voir avec le nombre des années et les habitudes de la raison. Elle était comme en-dehors et au-delà de la routine humaine.  
 – Je ne veux pas inquiéter les bêtes, lui dis-je. Mais seulement vivre un peu avec elles, comme elles.  
 – Patricia m'évalua d'un regard attentif et soupçonneux.  
 – Vous les aimez vraiment ? me demanda-t-elle.  
 – Je le crois (Kessel, 2010 [1958] : 19).

Celle que l'on surnomme « *l'enfant du lion* » se pose d'ores et déjà comme gardienne du temple sauvage et dépositaire du secret des bêtes. La raison n'entre pas en jeu ici. Ni même l'instinct semble-t-il. En revanche, les qualités de cœur si chères à l'enfance et à ceux qui côtoient les animaux s'imposent comme sésame pour entrer dans le monde sacré de la nature. L'enfance comme l'animalité ne se donnent pas en effet à travers les seuls instincts ou la seule raison : l'enfant et l'animal possèdent les deux. Mais bien possiblement à travers un processus d'ordre affectif. Quand un enfant aime un animal, il lui importe peu de l'expliquer ou même de comprendre la nature de ce lien, seulement de le vivre. De même, l'affection d'un animal pour un homme est bien souvent sans limite ni condition – le comportement des chiens en témoignera pour l'exemple le plus simple, mais l'histoire et la vie ordinaire sont pleines de récits d'amitié – et d'amour, nous oserons le dire – entre des animaux humains et des animaux non humains. Peut-être parce que l'enfant sait-il encore ce qui précède le langage ou ce qu'il y a au-delà, tout comme la bête n'a pas besoin de parler pour dire et ressentir, les mondes de l'enfance et les mondes animaux semblent voués à se rencontrer et à se répondre dans des correspondances qui échappent à l'adulte. « Paradis perdu », ou bien peut-être langage perdu, oublié, la frontière homme-animale ne se situerait *in fine* non pas au niveau de l'espèce, mais du rapport à l'autre et des modalités d'accès à celui-ci. La culture ôtant à l'innocence comme à la cruauté, c'est dans un compromis mortifère que l'homme adulte expérimente la rencontre avec l'« autre-animal ». Patricia s'opposera ainsi à l'entrée du narrateur dans le monde sauvage, envisageant celle-ci sur le registre d'une impossibilité, et ce, malgré les affirmations du narrateur quant à son amour pour les bêtes. L'enfant se fait ainsi porte-parole des bêtes, « voix clandestine » de celles-ci :

– Les bêtes ne veulent pas de vous, dit enfin Patricia. Avec vous, elles ne peuvent pas s'amuser en paix, en liberté, comme elles en ont envie, comme elles en ont l'habitude (Kessel, 2010 [1958] : 20).

Si le monde de l'enfant et celui des bêtes se rencontrent et se mélangent inextricablement, il faudra attendre la rencontre avec le lion pour que le basculement s'opère et que le narrateur voie enfin la porte du monde sauvage s'ouvrir. Et Patricia ne se trompe pas lorsqu'elle affirme, au sujet de la rencontre avec King, qu'il s'agit de quelque chose de « *terriblement sérieux* ». L'adverbe *terriblement* ne sonne pas seulement comme un avertissement du danger face au fauve, mais vient attester de la réalité et de l'importance de la rencontre. La sublimation s'estompe ici sous les paroles de l'enfant qui *sait*. En effet, la petite fille n'ignore rien de la nature prédatrice de son ami King. Elle connaît ses instincts, le pouvoir de ses griffes et la puissance meurtrière de ses mâchoires. Les rôles semblent s'inverser dans l'expérience de la rencontre avec le lion : l'enfant n'est plus et le narrateur perd toute raison, s'abandonnant à une curiosité et un désir d'un autre temps. A l'approche du lion, dans cette deuxième partie où le roman prend une tournure profondément initiatique, l'état du narrateur se précise : « seul », « perdu », « incapable de reconnaître un chemin », « uniquement relié au monde habitable par une petite fille » (p.123-124). Le statut de guide et de gardienne de Patricia se confirme. La figure enfantine permet à l'adulte, l'homme civilisé, d'accéder au monde sauvage, au royaume des bêtes. Mais pas seulement. C'est également à travers la présence de l'enfant qu'un retour au monde des hommes demeure possible : Patricia montre un passage, établit un pont entre l'homme et les animaux. Gardienne du monde sauvage, elle n'en demeure pas moins gardienne d'une certaine humanité au cœur de ce même monde. En résulte la possibilité de cette rencontre merveilleuse décrite par le narrateur comme une « alliance en-dehors de la condition humaine ». Le terme *alliance* retiendra ici notre attention. Il n'est pas encore question d'amour ou d'amitié, mais d'un accord, d'un pacte, d'une sorte de contrat entre les trois protagonistes, pacte incluant le fauve, qui apparaît comme sujet. La suite de la rencontre confirmera cette dynamique et la structure relationnelle : King acceptera en premier lieu le narrateur par affection pour la petite fille, avant de finalement lui accorder son amitié.

Dès lors, le champ lexical laisse fondre les dernières traces de différence entre l'homme et l'animal et les réunit à travers les émotions et l'expérience du narrateur.

Un rire enfantin, haut et clair, ravi, merveilleux, sonna comme un tintement de clochette dans le silence de la brousse. Et le rire qui lui répondit était plus merveilleux encore. Car c'était bien un rire. Du moins, je ne trouve pas dans mon esprit, ni dans mes sens, un autre mot, une autre impression pour ce grondement énorme et débonnaire, cette rauque, puissante et animale joie (Kessel, 2010 [1958] : 124).

Si le rire est prétendument le propre de l'homme, les recherches actuelles (Winkler & Bryant, 2021) tendent à remettre en question l'affirmation de Rabelais et à gommer un peu plus encore les lignes qui séparent l'animal humain des autres créatures. Le rire de l'enfant appelle le rire du fauve, et les paroles du narrateur témoignent d'une forme de vérité : la joie de Patricia est comprise de King et celle de King est compréhensible par l'enfant comme par l'inconnu. C'est en entrant dans un territoire partagé que l'homme et l'animal se rencontrent et s'éprouvent, un territoire que nous qualifierons d'émotionnel. Par territoire émotionnel, nous entendons cet espace de la rencontre, espace symbolique et signifiant où les sujets se révèlent et s'éprouvent au contact de l'autre, humain et animal. Territoire, parce que les émotions ne sont pas seulement vécues, mais bien appropriées, transmises, et porteuses de sens pour ceux qui les éprouvent et les partagent. En concédant au lion la capacité de rire, le narrateur accède enfin au secret de la vie animale. King n'est plus seulement un fauve, un monstre sublime et fascinant, mais bien l'ami de la petite fille, un ami doté d'une personnalité propre comme en témoignent les adjectifs qualifiant son comportement : « débonnaire », « joie », « rire... merveilleux ».

L'égalité, ou tout au moins, l'équilibre en l'enfant et l'animal se trouve tout entier contenu dans le constat que tire le narrateur de leur relation : « *Elle l'aimait et il l'aimait. Ils étaient nécessaires l'un à l'autre* » (Kessel, 2010 [1958] : 243). Par cette affirmation, se confirme le partage des émotions et celui des sentiments. Car il n'est pas seulement question d'attachement ou d'affection, mais bien d'amour, et d'un amour réciproque. Tout dans l'attitude du lion, jusqu'à son sacrifice final, vient attester de son amour pour Patricia. L'amour ne relève en rien d'une sublimation de la relation entre l'enfant et la bête, mais bien d'une concession : le narrateur – et l'auteur, dans une visée d'intégrité, reconnaissent à l'animal la capacité d'aimer et confirme la nature de l'amour qui lie King et Patricia, un amour essentiel, « primaire » pourrions-nous dire, un sentiment permettant une nouvelle fois le dépassement de la frontière ontologique entre l'homme et l'animal.

### 3. Par-delà la langue : émotions et dépassement de la frontière homme-animal

Mais *Le Lion* n'est pas seulement une histoire d'amour, c'est aussi une histoire de mort. Si, comme Patricia, il nous est concevable de voir le spectacle des vautours dévorant une carcasse dans la brousse, tout comme elle, la mise à mort de King et sa perte constituent un véritable déchirement. Un déchirement qui se traduit non seulement au niveau émotionnel, nous sommes touchés par la mort du lion devenu ami, mais également au niveau structurel du récit : la plume de Joseph Kessel parvient à restituer l'indicible et l'innommable à travers le regard du narrateur devenu spectateur impuissant d'une véritable tragédie.

Pour comprendre cette déchirure et appréhender la perte en tant que telle, il nous semble essentiel de nous attacher, un peu encore, sur la rencontre avec le fauve et sur les procédés d'écriture permettant au lecteur de s'identifier aux héros à travers le discours émotionnel.

Le lion fit glisser son museau de mon côté. Ses yeux allèrent une fois, deux fois, trois fois à mes mains, à mes épaules, à mon visage. Il m'étudiait. Alors, avec une stupeur émerveillée, où instant par instant, se dissipait ma crainte, je vis dans le regard que le grand lion du Kilimandjaro tenait fixé sur moi, je vis passer des expressions qui m'étaient lisibles, qui appartenaient à mon espèce, que je pouvais nommer une à une : la curiosité, la bonhomie, la bienveillance, la générosité du puissant (Kessel, 2010 [1958] : 128).

En ce que le regard est « *une forme de contact* » et qu'il permet de « *créer une sphère de communication intime* » (Servais, 2007), le regard du lion éclaire le narrateur comme le lecteur sur la nature profonde de l'animal, une nature terriblement proche. Les expressions décrites alors n'appartiennent plus au monde animal mais bien au monde humain, et nous pourrions aller jusqu'à postuler une forme d'humanité chez le lion, tout comme les hommes témoigneront, plus tard dans le récit, d'une forme d'animalité, voire de bestialité. La frontière devient de plus en plus poreuse et plastique, elle se déplace, disparaît par instant, se laisse traverser dans le jeu des regards. Un langage s'établit, au-delà de la langue.

– Tout va bien, tout va très bien..., chantonnait Patricia.

Elle ne s'adressait plus à King : sa chanson était la voix de son accord avec le monde. Un monde qui ne connaissait ni barrières ni cloisons. Et ce monde, par l'intermédiaire, l'intercession de Patricia, il devenait aussi le mien. Je découvrais, avec un bonheur où le sentiment de sécurité n'avait plus de place, que j'étais comme exorcisé d'une incompréhension et d'une terreur immémoriales. Et que l'échange, la familiarité qui s'établissaient entre le grand lion et l'homme montraient qu'ils ne relevaient pas chacun d'un règne interdit à l'autre mais qu'ils se trouvaient placés, côte à côte, sur l'échelle unique et infinie des créatures (Kessel, 2010 [1958] : 128).

La petite fille ne parle plus : elle chante. Et son chant a quelque chose de magique, il renvoie une nouvelle fois à cet équilibre, à cette alliance formidable avec l'*autre-animal* et, plus largement, avec le monde – comme une « *couche fondamentale commune* » (Burgat, 2012). La frontière, ténue, se dissout enfin totalement. Les derniers piliers de la langue s'effondrent et le paradis perdu s'offre dans toute la beauté et l'harmonie sauvage qui le caractérisent. *Ni barrières, ni cloisons*. Le dépassement est d'ordre physique, mais également spirituel. Véritable exorcisme comme l'indiquent les mots du narrateur touché par la grâce, la dimension initiatique du récit ne concerne plus seulement l'enfance et le passage à l'âge adulte, mais également l'âge adulte lui-même, éprouvé dans ses limites, comme dans ses croyances et ses certitudes. Le pied d'égalité sur lequel l'homme et l'animal se trouvent placés à travers l'expression « *échelle unique et infinie des créatures* » n'est pas sans rappeler la notion de « *Communauté d'êtres de nature* » développée par le philosophe Hicham-Stéphane Afeissa (Editions MF, 2010). Dans le roman de Joseph Kessel comme dans l'éthique environnementale et l'éthique animale contemporaines, humains et animaux non humains forment une communauté de nature – partageant sensibilité et intérêts communs – et de destin. Cette communauté de destin apparaît d'autant plus forte dans *Le Lion* qu'elle se tisse en toile de fond, à travers la sauvegarde des animaux sauvages, mais aussi à l'échelle intime, à travers le drame familial qui se joue et les effets de la perte de King sur la jeune Patricia.

L'anthropomorphisation du fauve et l'animalisation, ou la « *bestialisation* », des hommes, se retrouvent dans les trois parties du récit et se déploient pleinement à l'approche du dénouement, où le sang de la bête se mêlera, réellement et symboliquement, à celui des hommes. Ainsi King apparaît-il, à travers les paroles de la mère, Sybil, et de Patricia, tantôt comme un « *nouveau-né* », tantôt comme un « *bébé-lion* » et non pas comme un lionceau. Métaphore maternelle qui se retrouve avec force dans le discours de la petite fille :

– Il était si faible, si menu, vous n'avez pas idée, quand Kihoro m'en a fait cadeau ! s'écria Patricia.

Elle considéra un instant encore le museau de King et ses traits puérils prirent l'expression même – incrédule, attendrie, attristée – que l'on voit aux mères lorsque, devant un fils adulte, elles se souviennent du nouveau-né.

(...) Je vous jure que, alors, King était moins gros que les deux poings de mon père mis ensemble. Et il était tout maigre et tout nu, sans un poil. Et il gémissait de faim, de soif, de peur. Maman disait qu'il était comme un vrai bébé qui vient de naître. Et aussi, elle disait qu'il était trop chétif pour vivre. Mais moi, je n'ai pas voulu qu'il meure (Kessel, 2010 [1958] : 130-131).

Le jeune lion se voit comparé à un bébé, tant dans sa description physique que dans son état de vulnérabilité. Notons l'apparition du père, John Bullit, dans les paroles de Patricia, apparition associée aux poings, prémices de la bascule qui s'opérera à travers celui-ci : « *Et quand mon père a été nommé à un poste en ville, et qu'il a fallu rendre notre lion à la brousse, nous avons dû auparavant lui apprendre à tuer* » (Kessel, 2010 [1958] : 143-144).

L'apprentissage de la chasse, de la mise à mort, est mené par les hommes : le fauve ne sait pas chasser, ni tuer, appartenant momentanément au monde des hommes sans doute plus qu'au monde des bêtes. Et ces allers-retours entre les deux mondes se retrouvent également dans les paroles du père, chasseur repentant dont la nostalgie du sang demeure bien présente :

– C'est pourtant simple. Pour bien tuer les bêtes, il faut les bien connaître. Pour les connaître, il faut les aimer, et plus on les aime et davantage on les tue. C'est même pire que cela en vérité. C'est exactement dans la mesure où on les aime qu'on éprouve le besoin et la joie de les tuer (Kessel, 2010 [1958] : 77).

Alors que King est capable de rire et de sourire, le père, lui, est capable de tuer pour le plaisir, témoignant d'une redoutable bestialité. Et c'est curieusement dans la tension entre humanité et animalité que Bullit décidera du sort de la bête, comme du sort de tous ceux qui lui sont liés :

Bullit, alors, arracha le fusil des mains de Kihoro. Et toute son attitude montrait qu'il ignorait encore quel serait son plus prochain mouvement. Et puis il vit l'homme sous le fauve. (...) Bullit fut saisi, et au fond de sa moelle par la solidarité instinctive, originelle, imprescriptible, venue du fond des temps. Dans l'affrontement de la bête et de l'homme, c'est pour l'homme qu'il avait à prendre parti.

(...)

Et enfin, et surtout, s'éleva chez Bullit l'appel primordial, refoulé, étouffé, et d'autant plus exigeant et avide : le désir du sang. (...) Bull Bullit pouvait, et devait, ne fût-ce qu'un instant, renaître à l'existence et connaître de nouveau, ne fût-ce qu'une fois, la jouissance de tuer (Kessel, 2010 [1958] : 238-239).

La barrière ontologique surgit à nouveau, se dressant dans une violence inouïe à travers la figure paternelle, alors même qu'elle s'effondre désespérément dans l'élan de Patricia pour sauver son ami à l'approche du jeune guerrier masai venu défier le lion : « *Tue, King, tue !* »

La communauté de destin se retrouve une nouvelle fois, alors que la mort de King approche : non seulement la petite fille se range à ses côtés, mais aussi partage-t-elle sa crainte et sa douleur physique. Émotions et sensations ainsi partagées, leurs corps ne font symboliquement plus qu'un sous les effets de l'empathie :

Patricia et King furent debout dans le même instant. A travers les réflexes de ce corps fragile dont il connaissait tous les mouvements et toutes les odeurs depuis qu'il était né, le lion avait senti approcher l'insolite, le trouble, la menace. Maintenant, la petite fille et King, côte à côte, elle, le tenant par la crinière et lui, les babines légèrement retroussées sur les crocs terribles, regardaient grandir le guerrier masai (Kessel, 2010 [1958] : 235).

La mort du fauve signe, symboliquement mais également physiquement, la mort de l'enfant, qui éprouve la douleur de son ami jusque dans sa chair à travers les effets du *canal du corps* et d'une *contagion émotionnelle* (De Waal, 2009) : « à la seconde même où le fer entra dans la chair de King et juste à l'instant où le sang parut, Patricia hurla comme s'il s'était agi de sa propre chair et de son propre sang. » L'émotion de l'enfant, qui jaillit alors à travers la peur, la colère puis la souffrance et le désespoir, ouvre une dernière fois la porte sur le monde animal avant que celle-ci ne se referme en même temps que les paupières de King. Parce que les émotions sont communes aux hommes et aux animaux et qu'elles se transmettent et s'éprouvent à travers le corps, la portée émotionnelle de la scène implique le lecteur et l'engage en faveur de la relation homme-animal.

#### 4. L'animal dans la structure sociale et familiale

Récit d'aventure, récit initiatique, *Le Lion* s'impose également comme une fresque familiale complexe où la frontière entre l'homme et la bête s'éprouve jusque dans la sphère du foyer. Enfant unique, Patricia se trouve tiraillée entre la présence écrasante et idéalisée du père, gardien aussi brutal que chaleureux d'un royaume fragile et sauvage, et celle d'une mère demeurée sur le seuil de ce monde, une mère inquiète qui redoute sa fille autant, sinon peut-être plus encore, qu'elle ne redoute les griffes du fauve. Le regard du narrateur met en évidence, dès les premiers chapitres, les tensions contenues dans les silences et les absences au sein du foyer Bullit. John, Sybille et Patricia ne dialoguent que rarement directement, et lorsque le narrateur surprend l'une de leurs conversations, les échanges sont le plus souvent laconiques et fuyants. Chacun parle des autres sur le ton de la confiance et du secret. Émotions et sentiments se trouvent contenus dans les pauses, les soupirs et les regards. Le visiteur, comme le lecteur, se trouve pris à parti dans le jeu des non-dits :

Je n'avais pas prononcé le nom de Patricia et n'avais montré en rien la déception que m'inspirait son absence. Ils parlaient d'elle pourtant, tous les deux et tout de suite. On eût dit que, se servant de moi, ils poursuivaient un dialogue engagé avant ma venue (Kessel, 2010 [1958] : 93).

La bienséance affichée par Sybille et le flegme de John se trouvent rapidement trahis par leurs expressions et leurs réactions. Le narrateur, parlant du père, évoque ainsi un « *mufle* » plutôt qu'un visage, et la mère laissera entrevoir une peur toute animale en évoquant la présence des bêtes sauvages à proximité de l'habitation et de la jeune Patricia : « Alors j'ai connu la vraie peur. J'ai eu peur jusqu'à la moelle, jusqu'à l'âme. Cette peur-là ne peut plus se calmer. Jamais. C'est fini. Elle pousse. Elle grandit. Elle vous dévore » (Kessel, 2010 [1958] : 45).

La peur prédomine dans le discours et les expressions de Sybille, trahissant la difficulté d'élever un enfant dans un milieu aussi sauvage que la brousse africaine. Soucieuse de soustraire Patricia aux dangers des bêtes et à celui, inavoué, d'un premier amour, la mère ne cessera d'exhorter le narrateur à convaincre la jeune fille de rejoindre la ville et les études. John Bullit, quant à lui, s'en remettra secrètement au sage Kihoro pour veiller sur l'enfant. Peurs

et amours se trouvent inlassablement transférés, reportés sur un autre, et dans la pyramide relationnelle qui s'érige secrètement, la silhouette du lion se dessine déjà tout au sommet.

Rapidement, comme un rouage nécessaire à la mécanique familiale, la figure du lion s'impose dans la structure relationnelle et King prend une place à part entière dans la communauté formée par les Bullit, Kihoro et les bêtes, omniprésentes à l'intérieur et à l'extérieur du camp.

Soucieuse de rendre fier un père aux exploits légendaires, incapable de répondre aux attentes exigeantes d'une mère inquiète désireuse de l'arracher au monde qui est devenu le sien, Patricia n'a d'autre choix que de s'en remettre à la présence rassurante du fauve. King endosse ainsi, malgré lui, une multiplicité de rôles et de fonctions auprès de la jeune fille : d'abord décrit comme un petit animal chétif semblable à un bébé, mettant à l'épreuve les sentiments et les liens maternels, le lion prendra ensuite le rôle du frère, de l'ami, de celui qui partage les jeux de l'enfance et les combats « pour de faux ». Mais à l'approche de l'adolescence, la relation entre King et Patricia semble bel et bien cristalliser les premiers émois amoureux de l'enfant, comme en témoignent les observations du narrateur et le vocabulaire employé, teinté d'un certain érotisme :

Et entre les pattes de devant, énormes, qui jouaient à sortir et à rentrer leurs griffes, je vis Patricia. Son dos était serré contre le poitrail du grand fauve. Son cou se trouvait à portée de la gueule entrouverte. Une de ses mains fourrageait dans la monstrueuse toison (Kessel, 2010 [1958] : 125).

« Lui, il m'embrasse souvent », confiera Patricia. « Fièvre », « exigence de possession », « lui appartenait », « la coucha par terre », « envelopper de sa patte la taille de Patricia », « soumission », « pouvoir », « Elle l'aimait et il l'aimait. » Le champ lexical témoigne de la proximité physique et émotionnelle des deux héros, tout en laissant transparaître les fragilités du rapport amoureux et du passage à l'âge adulte : la petite fille tente de se convaincre qu'elle possède le lion, qu'un amour idéal les lie. Toutefois, ces liens seront mis à l'épreuve par la rencontre avec le jeune guerrier masai Oriounga, dont la description physique et les qualités de guerrier sont à la hauteur de celles du fauve : « le plus haut, le plus beau et le plus insolent », « plus ardent, plus brave, plus fort que les ancêtres » (Kessel, 2010 [1958] : 137-235).

Comme le relève le narrateur, c'est par le « truchement de King » que Patricia connaît les « sentiments essentiels ». L'amour, le désir, l'attirance et la peur composent un dialogue secret et silencieux entre le lion, la jeune fille et son prétendant. Si tous trois se rencontrent au cœur du même paysage, du même territoire sauvage, véritable écho de leurs passions, aucun ne semble pouvoir embrasser pleinement le monde de l'autre et c'est au prix du déchirement réel et symbolique de la mort que leurs corps se rencontrent et leurs sangs se mêlent, abolissant, pour un instant, les frontières de l'espèce et celles de la culture.

Mais gardons-nous d'attribuer à King la seule fonction de médiateur familial ou amoureux. La relation qui unit Patricia au lion, comme nous l'avons vu, ne saurait se réduire à une seule fonction métaphorique. Elle témoigne au contraire de la puissance des liens entre l'homme et l'animal, et d'un véritable rapport de communauté. Si King appartient par son état au monde sauvage, il n'en reste pas moins que c'est dans le monde des hommes qu'il a grandi, occupant une place à part entière – bien que problématique – dans la famille Bullit. Le discours de Sybille atteste de ce rapport de coévolution entre un « bébé » lion et une enfant jugée « sauvage » par sa mère elle-même, rappelant, selon les termes de Dominique Lestel, que l'animal est bien « une créature hybride avec laquelle l'humain entretient une multiplicité extraordinaire de relations, des plus superficielles aux plus complexes, qui l'engagent au plus profond de ce qu'il est, de ce qu'il croit être » (Lestel, 1996 : 43).

## Conclusion

Comme l'indique Anne Simon, « la spécificité de la littérature est d'user du langage créatif », un langage qui « nous ouvre sur le monde et l'altérité ». Dans un entretien sur la zoopoétique (2018), la chercheuse rappelle ainsi que « l'essentiel est de ne plus être dans la frontalité (entre sujet et objet, entre humain et animal) mais dans l'enchevêtrement, le voisinage, la transversalité ». En plaçant le lion au cœur du récit et des structures sociales et familiales, Joseph Kessel ouvre une fenêtre sur l'« être » et le « devenir » animal. Mondes humains et mondes animaux – ou *Umwelten* (Von Uexküll, 1934) – se rencontrent, se superposent et s'entrelacent, tissant la toile d'un « vivant » partageant une communauté de lieu, d'état, mais aussi de destin. La communauté homme-animal, ou communauté « interspécifique », est rendue sensible, d'une part, à travers l'approche profondément émotionnelle des relations entre King et la famille Bullit, où l'amour, la peur, la haine et le désir dépassent les frontières de l'espèce, d'autre part, par les caractéristiques hybrides attribuées aux héros : le lion rit, sourit, embrasse, la petite fille est décrite comme une enfant « sauvage », tandis que le narrateur dresse le portrait d'un John Bullit aux traits semblables à ceux d'une bête. Le roman de Joseph Kessel éprouve ainsi les limites ontologiques entre l'homme et l'animal, non pas sur le registre de l'écart ou de la seule ressemblance anthropomorphique, mais bien sur celui du lien, lien à la fois biologique, social et environnemental. La mort du lion n'est pas seulement symbolique, témoignant du passage de l'enfance à l'adolescence de la jeune héroïne, mais bien envisagée sous toute la brutalité de sa réalité. Défié par le guerrier Oriounga, l'animal s'effondre sous la balle de John Bullit, mais ce sont bien également les choix et les comportements, conscients et inconscients, de Patricia elle-même, qui ont mené à ce tragique dénouement. Le roman

déploie en ce sens une véritable critique quant aux effets de la rencontre homme-animal au sein des milieux naturels, et aux conséquences souvent dramatiques de la domestication des espèces sauvages.

La littérature permet, à travers les « *puissances poétiques du langage* », de « *parcourir des états métamorphiques qui permettent de s'identifier à des perspectives non-humaines* » (Delorme, 2019) et de développer un sentiment d'empathie à l'égard des autres vivants. *Le lion* de Joseph Kessel suscite en cela, par sa portée émotionnelle mais également éthique et critique, un véritable engagement chez le lecteur à l'endroit des animaux et de la nature.

## Références bibliographiques

- Afeissa, H-S., (2010) *La Communauté des êtres de nature*. Paris, MF.
- Bertrand, D. & R. Horrein, (2018) « Entretien sur la zoopoétique avec Anne Simon – Animaux, animots : “ce n’est pas une image !” » in *La parole aux animaux. Conditions d’extension de l’énonciation*. Fabula / Les colloques [En ligne]. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document5368.php> [Dernier accès : le 24 février 2022].
- Burgat, F., (2012) *Une autre existence, La condition animale*. Paris, Albin Michel.
- Delorme, D., (2019) « Poétiser la transition écologique » in *Les cahiers de la justice*. N°3, pp. 537-551.
- De Waal, F., (2010 [2009]), *L’âge de l’empathie, Leçons de la nature pour une société solidaire*. Traduction de Marie-France de Paloméra. Paris, Actes sud, collection Babel.
- Kessel, J., (2010 [1958]), *Le Lion*. Paris, Gallimard. Réédition Belin Éducation, Paris.
- Lestel, D., (1996) *L’animalité*. Paris, Hatier.
- Ozward, T., (2008) « *Le Lion* de Joseph Kessel, roman éthologique, roman ethnologique » in *Roman 20-50* [En ligne]. Vol. 45, n°1, pp. 123-134. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-roman2050-2008-1-page-123.htm> [Dernier accès le 13 novembre 2021].
- Servais, V., (2007) « La relation homme-animal » in *Enfance & Psy* [En ligne]. Vol.35, n°2, pp. 46-57. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2007-2-page-46.htm> [Dernier accès le 12 novembre 2021].
- Taïbi, N. & A. Simon, (2015) « Qu’est-ce que la zoopoétique ? Entretien avec Anne Simon » in *Sens-Dessous*. Éditions de l’Association Paroles [En ligne]. Vol. 16, n°2, pp.115-124.
- Von Uexküll, J., (2010 [1934]) *Milieu humain et milieu animal*. Paris, Rivages.
- Winkler, S.L. & G.A. Bryant, (2021) « Play vocalisations and human laughter: a comparative review » in *Bioacoustics* [En ligne]. Vol. 30, n°5, pp. 499-526. Disponible sur : <https://doi.org/10.1080/09524622.2021.190506> [Dernier accès le 21 février 2022].